



► Rencontre
Edna O'Brien,
insaisissable

Edna O'Brien

A 82 ans, la villageoise irlandaise, devenue écrivain de renommée mondiale, est toujours entre deux voyages, deux entretiens, deux livres. Elle raconte son itinéraire dans « Fille de la campagne »

Vif-argent

FLORENCE NOIVILLE
ENVOYÉE SPÉCIALE À LONDRES

Tout avait pourtant mal commencé. « *Il est 3 heures 10, nous avons rendez-vous à 3 heures. Où êtes-vous ?* » Le ton est excédé. J'ai beau dire que j'ai appelé six fois pour prévenir de mon retard, la réponse, au téléphone, est sèche et comminatoire : « *Impossible, j'étais là. Je vous attends bientôt, très bientôt.* » Edna O'Brien a prononcé ce « bientôt » (« *soOoOon* ») d'une façon délicieusement diphthonguée et très *upper class*. Une intonation qui charrie cette forme d'agacement bien élevé, mais absolument sans appel, dont les habitants des îles Britanniques sont quelquefois capables.

Chez elle, un feu de cheminée brûle dans le bureau, au premier étage, mais l'accueil est glacial. Tout avait mal commencé, et tout continue mal. Ces entretiens incessants, ces voyages qui empiètent sur son temps d'écrivain – elle en a fait « *trente entre octobre et la fin de l'année* », pour promouvoir ses Mémoires qui sortent en France –, ces éditeurs qui imposent aux auteurs de plus en plus de contraintes : tout cela l'accable. « *Les éditeurs sont une espèce en voie de disparition, voyez-vous. Alors ils en veulent toujours plus, une interview par-ci, un film par-là...* »

Ce jour-là, O'Brien revient de Zurich et s'apprête à repartir à New York pour l'anniversaire de Philip Roth (*lire page 6*). On tente de la lancer sur leur vieille amitié. Mais rien ne la déride. La rencontre ressemble à une douche écossaise – « *douche irlandaise* » en l'occurrence. On s'attendait à la romancière charmante unanimement fêtée dans les journaux, et l'on tombe sur une vieille dame pressée, tempétueuse, coupante, imprévisible, hypersensible et ultra-angoissée. Du vif-argent. C'est ce qui la rend intéressante et même attachante.

Son paysage mental ressemble aux ciels changeants de son Irlande natale. Ceux qui passent sans transition de l'orage au beau temps. Du gris acier au tendre azur ou l'inverse. Un sacré caractère.

Et cela ne date pas d'hier. Née en 1930 dans le comté de Clare, la petite Edna a grandi entre un père alcoolique et une mère pleine d'obsessions étranges. Jeune fille, O'Brien devient pensionnaire dans un couvent, où elle tombe amoureuse d'une religieuse à qui elle offre en secret des chaussettes en laine angora avec des rayures roses. Elle songe à rentrer dans les ordres où, protégée des tentations, elle dormirait « *en chemise de crin sur un sommier de fer* ». Mais le monde l'appelle, avec « *ses péchés et ses ruses* ». Lorsqu'elle « monte » à Dublin, c'est pour étudier la pharmacie. « *J'apprenais à mouler des suppositoires* », dit-elle avec, pour la première fois, l'ombre d'un sourire. Pourquoi la pharmacie ? « *C'était le choix de mes parents. Moi, j'observais les clients. Surtout des pauvres, des mendiants, des vieux décatés mourant d'envie de parler. A cette époque, Dublin grouillait d'histoires...* »

En 1950, O'Brien a toujours sur elle un mince volume de T. S. Eliot, *Introducing James Joyce*. Ce petit livre de papier jaune, acheté 4 pence sur les bords de la Liffey, elle le trimballe partout et en recopie des phrases pendant ses cours. L'influence de Joyce est déterminante. Plus tard, elle publiera une biographie de lui (Fides, 2002). Un critique mal intentionné la traitera un jour de « *Molly Bloom de bazar* » – « *Ah, le poison des autres !* », dit-elle en levant les yeux au ciel.

En attendant, l'auteur d'*Ulysse* lui permet aussi de tomber amoureuse. Dans un pub, elle rencontre Ernest Gébler, un écrivain « *d'origine arménienne, juive, tchèque, allemande et irlandaise* ». L'homme est d'une beauté sans nom, avec « *son teint brouillé et ses traits de granit* ». Mais, sur-

tout, il parle de Joyce comme d'un ami. Il appelle Leopold Bloom, le personnage d'*Ulysse*, « Poldy ». O'Brien quitte la pharmacie pour suivre à Londres son bohémien d'amant – au grand dam de sa mère, catastrophée.

C'est à cette époque qu'elle se met à écrire. Elle a deux garçons, Carlo et Sasha. « *Après les avoir déposés à l'école, je filais à la maison. Je remplissais des cahiers apportés d'Irlande qui portaient le nom d'"Aisling", ce qui veut dire "rêve" ou "vision".* » Ces rêves, ce sont « *les alluvions de la mémoire* ». La maison de Drewsboro, les terres irlandaises, les tourbières, les haies d'aubépine blanche qui, en mai, « *deviennent un carnaval de pétales que le vent souffle comme des confettis* ». Mais dans ce qui deviendra *Les Filles de la campagne*, son premier roman (Fayard, 1988), O'Brien dit aussi des choses plus crues. La sexualité des jeunes filles, par exemple. « *Il faisait noir et nous étions cachées derrière des branches basses quand nous retirâmes nos culottes pour arracher des tiges d'iris sauvages qui poussaient dans le marais et dont on s'enfonçait mutuellement les racines humides et maculées en implorant miséricorde.* » En 1960, l'Irlande étouffe encore sous le poids du conformisme. *Les Filles de la campagne* est interdit pour obscénité. De son côté, Gébler accepte mal de voir sa femme se lancer dans l'écriture. Il la préfère confectionnant des confitures de nèfles. Leur couple se brise. O'Brien se bat comme une lionne pour la garde de ses fils – ses « *guerriers de fils* », comme elle les appelle dans la dédicace de son autobiographie.

C'est comme cela que nous apparaît aussi Edna O'Brien dans sa maison de Chelsea. Une combattante. Une combattante de 82 ans, coiffée, maquillée, mal lunée certes, mais une femme qui ne rend jamais les armes. Ni sur le plan des conventions ni sur celui de l'âge, encore moins sur celui de





l'écriture. Pas question de céder un pouce à qui aurait pu s'emparer de sa vie pour la raconter (mal). « Il était essentiel que j'aie mon mot à dire sur mon existence. » Sur les années de vaches maigres comme sur les périodes de gloire, quand, le succès venu, Robert Mitchum, Paul McCartney, Sean Connery ou Gore Vidal deviendraient des intimes. Elle insiste cependant : « Toutes les célébrités que l'on croise ici sont comme "entre parenthèses". Ce que je voulais, c'était montrer comment la vie du dehors façonne notre être intérieur. Je ne souhaitais ni faire un livre complaisant ni un récit qui fasse pleurer tout le monde sur le mode : "Regardez d'où je viens..." »

Qu'a-t-elle découvert sur elle-même en l'écrivant ? « Rien. Que vouliez-vous que je découvre ? » Ce que le lecteur y voit, lui, c'est l'incroyable opiniâtreté d'Edna O'Brien. Elle avait décidé d'écrire ses

Mémoires. « Eh bien, il n'y avait plus qu'à le faire. » A mettre un mot devant l'autre. Et à recommencer... A deux reprises, dans la conversation, elle prononce le nom de Sisyphe. « Ce qui est terrible, c'est de rendre palpable ce que vous avez dans la tête. C'est cette métamorphose qui est affreusement compliquée, cruciale, désespérante parfois. Pensez à Fitzgerald, à Faulkner, à Hemingway. Je ne peux pas croire que leurs crises n'aient pas été liées à l'écriture. »

Et elle, Edna O'Brien ? « J'ai essayé de travailler ce matin. Un nouveau livre. Mais ça ne venait pas. » Que faire en pareil cas ? « Relire une scène de Shakespeare, une page de Joyce ou de Sylvia Plath. Hier, à Zurich, j'ai acheté cette traduction du Docteur Jivago, de Pasternak. J'aime les Russes. Ils sont intenses, profonds, passionnés, et n'ont pas peur de l'être. Vous connaissez

cette traduction ? » Voilà, on est passé de l'orage au beau temps, tandis qu'au dehors il pleut et que la vieille dame redouble de sollicitude. « Avez-vous un parapluie ? Savez-vous où est le métro ? Croyez-vous que je réussirai à écrire ce dernier livre ? » Oui, dis-je, en regardant un plan sur mon téléphone. « Au fait, vous voyez, c'est inscrit là, j'avais bien essayé six fois de vous appeler... » « C'est possible, dit-elle en riant. Ces portables sont bizarres. Et puis, je dois vous avouer que, parfois, je ne décroche pas. Il y a tellement d'importuns... » ■

FILLE DE LA CAMPAGNE
(*Country Girl. A Memoir*),
d'Edna O'Brien,
traduit de l'anglais (Irlande)
par Pierre-Emmanuel Dauzat,
Sabine Wespieser Editeur, 478 p., 25 €.

Extrait

« Quand Ernest découvrit le brouillon d'histoire que j'écrivais, et qui de longues années plus tard devait s'appeler *Les Amants de la petite ville*, une dispute éclata. La première ligne en était : "C'était une étroite route de campagne au goudron très bleu, et l'été nous aimions à nous y promener." Il explosa, disant que ça n'existait pas, une route bleue, mais je savais bien que si. J'en avais vu, j'y avais marché, avec le goudron chaud qui maculait la toile blanche de mes souliers neufs. Il y en avait de toutes les couleurs, des routes : bleu, gris, or, grès et carmin. Il était catégorique à ce propos. Comme si, disant ça, j'avais contesté quelque vérité inaliénable. (...) Si on lui résistait, une lueur de haine enflammait son regard, mais que moi je lui tienne tête, moi la petite écervelée des lettres, c'était proprement ridicule pour lui qui croyait me posséder. En secret, je m'accrochai pourtant à la route bleue, sachant bien que quelque part au loin, tel un glacier, elle passerait entre nous. »

FILLE DE LA CAMPAGNE, PAGES 182-183

Parcours

1930 Edna O'Brien naît dans le comté de Clare (Irlande).

1954 Elle se marie (contre l'avis de ses parents) et s'installe à Londres.

1960 Elle publie son premier livre, *Les Filles de la campagne*, bientôt interdit en Irlande (Fayard, 1988).

2011 *Saints et pêcheurs* (nouvelles, Sabine Wespieser, 2012).

2012 *Fille de la campagne* (Sabine Wespieser, 2013).



Grande musique sur « piano cassé »

« Ne pensez pas que je suis particulièrement forte, dit Edna O'Brien. Les choses peuvent me blesser. Mais elles ne m'arrêtent pas. » Elles servent même parfois de moteur. Comme lorsque dans cette clinique, il y a quelques années, on lui a dit qu'elle se portait à merveille, sauf pour l'audition. « Pour l'audition, vous êtes un piano cassé. » Le mot lui a trotté dans la tête. « Piano cassé ou pas, je me sentais bien vivante », écrit-elle. Ce jour-là, elle rentra chez elle, fit du pain et, à 78 ans, commença la rédaction de *Fille de la campagne*. Une par-

tition très juste alternant les graves et les aigus, « les extrémités de la joie, comme celles du chagrin ».

A l'acte I, on plonge dans les années de formation. Celles d'une fille solitaire et libre, née au fin fond de l'Irlande dans une famille qui « n'était plus riche » et que l'on voit se frayer un chemin vers les cercles littéraires dublinois puis londoniens.

A l'acte II, cette femme « belle et effrayante, tendre et sauvage » est devenue un écrivain internationalement célèbre. Les Mémoires alors fourmillent d'anecdotes savoureuses. On y

croise Paul McCartney jouant de la guitare pour endormir un fils d'Edna, Robert Mitchum qui passe avec elle une nuit mémorable ou John Huston qui la fait venir au Mexique pour encenser puis refuser l'un de ses scénarios. Ces hauts et ces bas, l'écrivain nous les livre sans fard, avec sensibilité, auto-ironie et toute la distance dont on peut faire montre à son âge. Aucune nostalgie. Une rage de vivre, d'écrire, de jouer encore. Parce que, piano cassé ou pas, la grande romancière irlandaise garde, pour l'écriture, une oreille absolue. ■ Fl. N.



PHILIPPE VATSAS/OPALE